

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 39

Artikel: La Patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Puidoux : les amoureux (amoureux).
Chenau : les pique-mouches.
Chardonne : les tserdinolets.
Lavigny : les renailiaux.
Villars-sous-Yens : les chetzerons (séchons).
Etoy : le ékaiar (écureuils).
L'Etivaz (les chamois) tzamo.

LA SOMNAMBULE

Le syndic d'une des localités du canton recevait en audience dans son bureau, les forains qui désiraient se produire pendant la foire. A son tour une somnambule se présente et demande une permission. Le syndic la questionne.

— Alors, lui dit-il, vous nous prenez pour des imbéciles, si vous vous imaginez qu'on croit toutes vos niaiseries !

— Oh ! Monsieur le syndic, c'est très sérieux, j'ai fait des études pour cela.

— Des études... des études, qu'est-ce que vous me chantez-là, je n'y crois pas, entendez-vous. Je vais vous poser une question, nous allons bien voir ; vous allez deviner où vous coucherez ce soir.

— Je coucherai à l'auberge de la Croix-Blanche.

— Ah ! je vous le disais que vous nous racontiez des blagues ; moi je suis plus fort que vous et je sais où vous allez coucher.

— Et où, Monsieur ?

— Au clou, et voilà le garde-champêtre qui va vous y conduire. — C. P.

PLEINE VIE

Dans un article intitulé *Rodin intime*, publié dans le dernier numéro de la *Semaine littéraire*, M. Mario Meunier rappelle les paroles suivantes, que répétait souvent, paraît-il, l'illustre sculpteur français. Elles valent d'être retenues pour leur robuste et sain bon sens.

HÉLAS ! nous avons perdu toutes nos excellentes traditions, même celle — la dernière que nous aurions dû perdre — de la bonne cuisine française ! Je ne sais plus où aller déjeuner à Paris. N'importe où que j'aille, je ne retrouve plus nulle part le goût naturel des aliments, tant on épice leur cuisson, tant on la « chimifie ». Quand on a le palais vicié, l'âme non plus ne tarde pas à se corrompre. Heureusement, cette tradition nous reste dans quelques vieux hôtels de province ou auberges de village. Là on sait encore ce que c'est que de préparer un repas. La cuisine y est encore un *rite*, et la table un autel sacré où la vie s'entretient. On y mange avec tout le plaisir sain qu'accompagne la judicieuse satisfaction d'un besoin.

Il en est de même du vin. On ne sait plus boire aujourd'hui, et tout ce qu'on boit est truqué. Des médecins pour donner vogue à quelques eaux minérales, ont fait une campagne contre le vin. Leur propagande a porté, et boire de l'eau est devenu à la mode. De là, je crois, tant de neurasthéniques et tant de chlorotiques ! Pour moi qui aime et qui ai toujours aimé le bon vin, je crois qu'il est criminel de sciemment s'appauvrir en se dépouillant d'un sens. Même très sains, nous n'avons que tout juste ce qu'il nous faut pour apprécier et sentir toute l'immensité de la vie. Il faut être malade pour se restreindre, et se mutiler est toujours un forfait. Quoiqu'en dise la médecine, je bois toujours du vin, surtout du rouge, du Roussillon, du Bourgogne. J'en bois modérément, mais je le bois bon, et je me trouve tout à fait bien d'en boire, si bien que je finis par croire que Bacchus se venge des buveurs d'eau en leur refusant l'enthousiasme, et que pour être artiste il faut aimer le vin !

RODIN.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

30

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

L'idée de la mort est lente à naître ; mais, une fois qu'elle a pénétré dans l'esprit de l'homme, elle n'en sort plus. Jadis son avenir était la vie ; maintenant, de tous ses projets, la mort est le terme ; ainsi dès lors elle intervient à tous ses actes : il songe à elle lorsqu'il remplit ses greniers, il la consulte lorsqu'il acquiert ses domaines, elle est présente quand il passe ses baux, il s'enferme avec elle dans un cabinet pour tester, et elle signe au bas avec lui.

La jeunesse est généreuse, sensible, brave... et les vieillards la disent prodigue, inconsidérée, téméraire.

La vieillesse est ménagère, sage, prudente... et les jeunes hommes la disent avare, égoïste, poltronne.

Mais pourquoi se jugent-ils, et comment pourraient-ils se juger ! Ils n'ont point de mesure commune. Les uns calculent tout sur la vie, et les autres tout sur la mort.

Il est critique, ce moment où l'horizon de l'homme change. Ces plages de l'air, naguère lointaines, infinies, se rapprochent ; ces fantastiques et brillantes nuées deviennent opaques et immobiles ; ces espaces d'azur et d'or ne montrent plus que la nuit au bout d'un court crépuscule... Oh ! que son séjour est changé ! que tout ce qu'il faisait avait peu de sens ! Il comprend alors que son père soit sérieux, que son aïeul soit grave, qu'il se retire le soir quand les jeux commencent.

Lui-même s'émeut ; cette nouvelle idée travaille son cœur, elle y réveille le souvenir de beaucoup de paroles, de beaucoup de choses, dont il ne pénétra point jadis le lugubre sens ou le charme consolateur.

C'était aux jours de sa première jeunesse, un dimanche ; il vit, il entendit des convives réjouis, assis sous une treille, fêtant la vie, narguant la tombe ; l'on riait, l'on buvait, l'on égayait cette courte existence, et le couplet, s'échappant de dessous le feuillage, volait joyeusement par les airs :

Puisqu'il faut dans la tombe noire
 S'étendre pour n'en plus sortir,
 Amis, il faut jouir et boire ;
 Amis, il faut boire et jouir...

Et quand la camarade à l'œil cave
 Viendra nous vêtir du lincol,
 Encore un verre !... et de la cave
 Passons tout d'un saut au ceruciel !

Et le chœur répétait avec une mâle et chaude harmonie :

Et quand la camarade à l'œil cave
 Viendra nous vêtir du lincol,
 Encore un verre !... et de la cave
 Passons tout d'un saut au ceruciel !

Autrefois, plus anciennement encore c'était, au coin d'un champ pierreux, un vieillard infirme, courbé sous le rude travail du labourage. Sous le feu du soleil il défrichait une lande stérile ; la sueur ruisselait de sa tête chauve, et la bêche vacillait dans ses mains desséchées.

En cet instant un cavalier longeait la haie. A la vue du vieil homme, il modéra son allure : « Vous avez bien de la peine ? » dit-il. Le vieillard, s'arrêtant, fit signe que la peine ne lui manquait pas ; puis, bientôt, reprenant sa bêche : « Il faut, dit-il, prendre patience pour gagner le ciel ! »

Souvenirs lointains, mais puissants, et dont chacun recèle un germe bien divers. Lequel veut éclore ?...

La nuit, au bout de ce court crépuscule, est-elle éternelle ? Qu' alors je choque le verre avec vous, convives réjouis ; qu'avec vous je fête la vie ; je nargue la camarade !... Qu' alors je place tout en viager, et sur ma tête : honneur, vertu, humanité, richesse ; car mon dieu, c'est moi ; mon éternité, c'est un jour ; ma part de félicité, tout ce que je pourrai prendre sur la part des autres, tout ce que

je pourrai tirer des voluptés de mon corps, donner de jouissance à ma chair ! Honnête si je suis fort, riche, bien pourvu par le sort ; mais honnête encore si, faible, je ruse ; si, pauvre, je dérobo ; si, déshérité, je tue dans les ténèbres pour avoir ma part à l'héritage ; car ma nuit s'approche, et autant qu'eux j'avais droit à jouir !

Et quand la camarade à l'œil cave...

Gai couplet que je trouve triste ! Tu me sembles comme ce sol fleuri qui ne recouvre qu'ossements vermoulus !

Mais si la nuit s'ouvre au bout de ce court crépuscule ? si elle n'est qu'un voile épais qui cache des cieux resplendissants et infinis ?

Alors, vieil homme, que je m'approche de toi ; tes haillons m'attirent, je veux cheminer dans ta voie.

Quelle paix pour le cœur et quelle lumière pour l'esprit ! Une tâche commune, un dieu commun, une éternité commune ! Venez, mon frère, votre misère me touche ; cet or me condamne si je ne vous soulage. Souffrance et résignation, richesse et charité ne sont plus de vains mots, mais de doux remèdes et des pas vers la vie !

Le mal est donc un mal ; le bien est donc à choisir et à poursuivre. La justice est sainte, l'humanité bénie ; le faible a ses droits, et le fort ses entraves. Puissant ou misérable, nul n'est déshérité que par son crime... Voluptés, plaisirs, richesses, vous avez vos laideurs et vos redevances. Indigence, douleurs, angoisses, vous avez vos douceurs et vos privilèges... Mort, que je ne te brave ni ne te craigne ; que seulement je m'appête à voir ces plages fortunées dont tu ouvres l'entrée !

Vieil homme que je te trouve saint, riche consolateur ! Tu me sembles comme ces vieux débris qui, dans les lieux écartés, recouvrent un trésor.

Ainsi changent les objets selon le point de vue. Ainsi est critique ce moment où l'idée de la mort envahissant l'esprit de l'homme, deux voies s'ouvrent devant lui.

Si l'homme était purement logicien, selon son point de départ, on le verrait, par une nécessité impérieuse, fatale, cheminer de prémisses en conséquences dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Heureusement l'homme, indépendamment de toute doctrine, connaît et aime l'ordre, la justice, le bien ; la vertu, lorsqu'il l'a goûtée, l'attire et le retient à elle. D'ailleurs, pauvre raisonneur, esprit flottant, être faible, travaillé de passions ou tout entier à ses besoins, il n'a ni le temps ni la force d'être atroce ou sublime... Toutefois, suivez ce troupeau, observez ceux qui s'isolent pour lui être bienfaisants ou funestes ; vous y rencontrerez, parmi les plus convaincus, les plus énergiques aussi, et vous les verrez marcher à la vertu sans orgueil, ou aux forfaits sans remords.

Jean Louis aux frontières. — La Muse a fixé la première représentation, au Grand Théâtre, au jeudi 3 octobre, de la nouvelle pièce de M. Chamot.

Aux côtés de MM. Mandrin et Desoches, inimitables dans le genre qu'ils ont créé, M. Chamot complètera le trio de « chez nous » en créant le sympathique Jean-Louis.

Ce qui ajoutera au charme de ce spectacle, c'est la délicieuse musique inédite de M. Gustave Waldner, avec accompagnement d'instruments imprévus et une danse qui fera la joie des spectateurs.

La location est ouverte au Grand Théâtre.

La Patrie suisse. — Le numéro 652 (18 septembre 1918) de la *Patrie suisse*, qui vient de sortir de presse, nous apporte les portraits d'un savant géologue, M. le Dr Maurice Lugeon, récemment nommé recteur de l'Université de Lausanne, et d'un militaire doublé d'un patriote et d'un grand cœur, le colonel Apothéloz, puis d'intéressantes vues suisses : Vallée Bregaglia (Grisons), villa Bartholoni (Genève), église de Rougemont (Vaud), des scènes militaires dans les Alpes, etc. Encore un numéro bien suisse qui se recommande à tous les Suisses.

Kéfol NEURALGIE MIGRAINE
 BOITE 180
 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS